

BHB
3534

JULES BELLEUDY

Préfet de Vaucluse



Frédéric MISTRAL

Elève du Collège Royal d'Avignon

(1842-1847)



❖ ❖ DISCOURS ❖ ❖

prononcé à la ❖ ❖ ❖ ❖

Distribution des Prix du ❖

Lycée d'Avignon ❖ ❖ ❖

le 31 Juillet 1907. ❖ ❖ ❖

L. VAISON, éditeur



BU LETTRES



D 092 2143782

MESDAMES, MESSIEURS,

Si la vie scolaire en Allemagne, que M. le professeur Fournier vient de nous révéler, d'un style alerte, vous a si vivement intéressés, peut-être ne serez-vous pas indifférents à la vie scolaire d'un de vos anciens au Collège royal d'Avignon.

Quelques-uns des élèves qui, avant vous, ont usé leurs culottes sur ces bancs sont devenus illustres. On a dû souvent vous les donner en exemple. Je ne recommencerai pas. J'écarterai de vous et de moi toute exhortation au travail, toute homélie, tout conseil, superflus pour des jeunes gens laborieux comme vous l'êtes tous, je le suppose du moins.

J'espère vous rendre attentifs aux pages que, dans ses *Mémoires et Récits*, Frédéric Mistral consacre aux études qu'il fit dans notre ville.

Avant d'y venir, il avait été l'élève de M. Donat dans l'ancien monastère de St-Michel-de-Frigolet. Singulier chef d'institution, ce M. Donat ! Il « grapillait des élèves » soit en acceptant le paiement en nature de la pension : charges de blé, barreaux de vin, cannes d'huile, soit en devenant le client du menuisier et de l'épicier qui lui confiaient leur progéniture. Il avait ainsi, dit Mistral, résolu le problème de la banque d'échange.

Quel tableau nous fait l'auteur des *Mémoires* de cette école, de son chef toujours en course pour se procurer de l'argent, du personnel enseignant qui ne manquait jamais de prétexte pour abrégier la durée de la classe, de la procession bachique de St-Marcelin à Boulbon, où l'on allait faire bénir les bouteilles et où l'aumônier Talon, sous le dais même, se montra titubant ; des écoliers qui tantôt réparaient les murs en pierres sèches, tantôt rôdaient par les vignes, furetaient dans les grottes à la recherche de la chèvre d'or, ou ramassaient des morilles, tendaient des pièges aux oiseaux, escaladaient, glissaient, dégingolaient si bien que les parents ne pouvaient leur tenir assez de vêtements et de chaussures. « O arômes ! ô clartés ! ô délices ! ô mirage !

ô paix de la nature douce ! quels espaces de bonheur. de rêve paradisiaque vous avez ouvert sur ma vie d'enfant. » (1)

La pension Millet, où sa mère et le cousin Benoni conduisirent le jeune Mistral, ne ressemblait pas plus à St-Michel-de-Frigolet que son directeur ne ressemblait à M. Donat. Elle était située, depuis huit ou neuf ans, dans une maison portant le n° 7 de la rue Pétramale, actuellement occupée par une école publique de jeunes filles.

Il existait alors à Avignon quatre autres pensions, qui la plupart disparurent, par suite des effets que la loi de 1850 eut sur l'enseignement privé laïque.

La pension de la rue Pétramale ne comptait alors que 25 pensionnaires, quoiqu'elle pût en recevoir bien davantage. Elle avait trois maîtres en outre du directeur et des ecclésiastiques chargés des instructions religieuses. On y faisait des études classiques et des études commerciales. J'emprunte ces détails à un dossier de l'administration académique, où je constate que M. Millet ne s'enrichit pas, puisqu'il fut réduit en 1859 à demander un emploi dans l'enseignement public et un secours personnel.

Voici le croquis que Mistral, en quelques lignes, trace de la pension et de son directeur :

« M. Millet était un gros homme, de haute taille, aux épais sourcils, à figure rougeaude, mal rasé et crasseux, avec des yeux chassieux et avec de vilains doigts carrés qui enfournaient sans cesse la prise dans son nez.

« Sa chambrière Catherine, montagnarde jaune et grasse, qui nous faisait la cuisine, gouvernait la maison. Je n'ai jamais tant mangé de carottes comme là, des carottes au maigre, en une sauce de farine. Dans trois mois, pauvre petit, je devins tout exténué. » (2)

L'auteur des *Mémoires* place ici un tableau d'Avignon, auquel je vous renvoie, et qui est d'une animation, d'une intensité de vie, d'une couleur inoubliable. Il nous dépeint, par quelques touches nettes et vives, les remparts alors ruinés avec leurs fossés pleins de décombres, le syndicat des portefaix des quais du Rhône brutaux et redoutés, des types locaux, les

(1) *Mémoires et Récits* p. 133.

(2) » » » 195.

pénitents noirs avec leur tronc bruyant, les invalides qui « de leurs jambes de bois martelaient le pavé des rues », le plâtrier Barret, qui ayant perdu son chapeau dans une bagarre avec les libéraux, avait fait le serment de ne plus en porter jusqu'à la restauration du roy et qui, le reste de sa vie, alla tête nue...

Les flâneries de Mistral à travers les rues du Chat, de l'Eau de-vie, du petit Paradis nous valent d'amusants souvenirs, mais combien elles lui faisaient regretter les vallons d'asphodèles et le bon air de Frigolet ; il en avait parfois « le cœur serré de nostalgie ».

Quelque chose, en M. Millet, finit, dit-il, par m'appriivoiser : « Comme il était de Caderousse, fils, comme moi d'agriculteur, et qu'il avait dans sa famille toujours parlé provençal, il professait pour le poème du *Siège de Caderousse* une admiration extraordinaire ; il le savait tout par cœur, et à la classe, quelquefois, en pleine explication de quelque beau combat des Grecs et des Troyens, remuant tout à coup, par un mouvement de front qui lui était particulier, le toupet gris de ses cheveux :

— Eh bien, disait-il, tenez ! c'est là l'un des morceaux les plus beaux de Virgile, n'est-ce pas ? Ecoutez pourtant, mes enfants, le fragment que je vais vous citer, et vous reconnaîtrez que Favre, le chantre du *Siège de Caderousse*, à Virgile lui-même serre souvent les talons !

« Si elles nous allaient, ces citations de notre langue, si pleines de saveur. Pour moi, ajoute Mistral, qui, dans le sang, avais, comme nul autre, gardé l'acre douceur du miel de mon enfance, rien de plus appétissant que ces hors-d'œuvre du pays. » (1)

C'est dans cette maison de la rue Pétramale que Mistral écrivit ses premiers vers. Il n'eut aucune réponse de Jasmin, à qui il les avait adressés ; ce qui lui fait dire que plus tard, quand à son tour, il reçut des lettres de tout pauvre venant, se rappelant sa déconvenue, il se fit un devoir de les bien accueillir toujours.

En 1843, tout en étant pensionnaire chez M. Millet, Mistral suit comme externe les cours du Collège Royal. Il entre en

(1) Mémoires et récits, p. 205.

quatrième. Il a gardé le souvenir de ses professeurs, et il les peint d'un trait assez accusé. « C'était, dit-il, les vieux barbons sévères de l'ancienne Université ; le brave M. Blanc, ancien sergent-major de l'époque impériale qui, lorsque les réponses de ses élèves étaient insuffisantes, leur lançait par la tête les bouquins qu'il avait en mains ; en troisième, M. Monbet, au parler nasillard ; en seconde, M. Lamy, un classique rageur, qui avait en horreur Victor Hugo ; enfin en rhétorique, un rude patriote appelé M. Chanlaire, qui détestait les Anglais et qui déclamait, en frappant sur son pupitre, les chants guerriers de Béranger. » (1)

Mistral passe trois ans dans la pension de la rue Pétramaïe, mais il se blase sur le *Siège de Caderousse* et sur les racontars du café Baretta — fréquenté par les légitimistes — et que M. Millet, non sans malice, rapportait parfois à ses élèves. La nostalgie de ses champs et de sa langue le gagne de nouveau — il avait 14 ans — il prend la résolution de s'enfermer à la Chartreuse de Valbonne, et il part vers Maillane pour embrasser sa mère avant de fuir le monde, mais en chemin, sa volonté faiblit et il met sa fugue sur l'excès des carottes qu'on sert aux pensionnaires de M. Millet.

À la rentrée de l'année scolaire 1845, Madame Mistral, « comme les chattes qui, souvent, changent leurs petits de place », l'amena chez M. Dupuy, qui tenait un pensionnat au quartier du Pont-Trauca où il eut, dit-il, pour ses goûts de provençaliste, « le museau dans le sac ».

M. Dupuy, frère de l'auteur du *Petit Papillon*, rimait aussi en provençal et devait voir les poètes d'un œil favorable. Joseph Roumanille, qui vint professer dans son établissement, saisit un jour, pendant les vêpres, à l'église des Carmes, un bout de papier où l'élève Mistral traduisait en vers provençaux, les *psaumes de la Pénitence*. M. Dupuy, ayant été d'avis de ne pas le contrarier, Roumanille, au cours des promenades qu'on faisait autour des remparts, récita à son jeune compatriote quelques-unes de ses œuvres, « une vraie éclosion de fleurs d'avril, de fleurs des prés, fleurs annonciatrices du printemps félibréen », qui le firent s'écrier :

(1) Mémoires et récits p. 221.

— Voilà l'aube que mon âme attendait pour s'éveiller à la lumière !

C'est aussi à la pension Dupuy que Mistral fit la connaissance d'Anselme Mathieu. La silhouette du futur auteur de la *Farandole* est une des plus réjouissantes qu'on puisse voir dans les *Mémoires et Récits*. Pour les hommes de ma génération qui ont, comme moi, connu Roumanille, Aubanel, Mathieu, Félix Gras, et presque tous ceux qui sont nommés dans ce livre, ce sont là des pages délicieuses où ils revivent et où l'on ressent une incomparable fraîcheur des souvenirs. Mais quand il parle d'Anselme Mathieu, parce que son modèle est d'une plus riche fantaisie, et qu'il se complait à le peindre, Mistral atteint au plus haut degré d'une verve sans pareille. Mathieu dans sa chambrette, Mathieu déroulant ses parchemins, Mathieu sur les toits du quartier, et plus tard Mathieu à Aix, entre sa blanchisseuse et sa baronne, cela ne peut se résumer. Il faut lire le texte de Mistral. Mais voici une anecdote qu'on n'y trouvera pas et que je tiens du maître lui-même :

Le félibre des baisers avait parlé à maintes reprises à Mistral d'un roman auquel il travaillait. Et, à chaque rencontre, il en était question. Il semblait toucher au dénouement, car le début remontait assez loin, lorsqu'un jour Mathieu demanda à son ami un nom pour son héroïne, la recherche de ce nom arrêtant tout. Mistral, qui avait trouvé le nom de Mireille, trouva pour le roman de Mathieu le nom de Javone. Les mois pourtant passaient, et les années, sans qu'il fût achevé. Enfin, à la longue, le paresseux écrivain dit à Mistral :

— Mon roman est cette fois fini.

— Fort bien, répondit celui-ci. Viens chez moi, nous le lirons ensemble !

— C'est que, avoua Mathieu, s'il est fini, il reste encore à écrire !

Si vous voulez vous rendre compte de la vérité de ce mot, allez voir au Palais des papes, dans la galerie Vauclusienne, le portrait que Pierre Grivolos a laissé d'Anselme Mathieu. Il est un peu haut en couleur, comme si le peintre avait voulu rappeler que le poète était propriétaire d'une vigne à Châteauneuf du pape.

Mistral termina ses études en 1847. Il dit, et on peut l'en croire : « En ce qui a trait à mon développement intime et naturel, à l'éducation et trempe de ma jeune âme de poète, j'en ai plus appris, bien sûr, dans les sauts et gambades de mon enfance populaire que dans le rabâchage de tous les rudiments ».

Et, en effet, l'auteur des *Mémoires* nous donne des chapitres sur l'école buissonnière à Maillane et à Frigolet qui gardent le ravissement du jeune âge et qui prouvent que la nature a plus fait que l'école pour éveiller en lui la poésie.

Ce serait une erreur pourtant, mes jeunes amis, de croire qu'il vous suffirait de vouloir manger la soupe de la vieille de Papeligosse, de barboter dans les ruisseaux à pêcher des têtards, de cueillir la fêrigoule et d'interroger des coccinelles pour devenir de grands poètes. Si vous relisez la préface des *Iles d'Or*, vous y remarquerez ce passage : « D'une année à l'autre le goût de l'étude m'était venu peu à peu, la sublime beauté des écrivains antiques pénétrait mon cœur, et dans Virgile et dans Homère, je reconnaissais vivants les travaux, les idées, les coutumes et les mœurs du paysage maillanais. C'est alors que je m'essayai, en cachette, à traduire en provençal la première églogue de Virgile ».

Il suffit de consulter les palmarès du collège royal d'Avignon, pour voir que Mistral n'y perdit point son temps, puisque « l'humble écolier du grand Homère » eut en 1843 et 1844 les prix de thème grec, en 1845 et 1846 le prix de version grecque et fréquemment le prix d'excellence. En philosophie avec M. Eyriès pour professeur, il eut outre le prix d'excellence, un prix de dissertation latine et un prix de dissertation française, et il obtint même un accessit en physique et en chimie.

« Je me vois encore, écrit-il, à la distribution des prix dans l'église du collège, avec tout le beau monde d'Avignon qui l'emplissait... Chaque fois qu'on me nommait, j'allais chercher, timide, aux mains du proviseur, le beau livre de prix et la couronne de laurier ; puis, traversant la foule et ses applaudissements, je venais jeter ma gloire dans le tablier de ma mère ; et tous considéraient d'un regard curieux, d'un regard

étonné, cette belle provençale qui, dans son cabas de jonc, entassait avec bonheur, mais digne et calme, les lauriers de son fils ». (1)

Quel contraste fait cette page avec les vitupérations qu'inspire à Victor Hugo le collègue :

Marchands de grec ! marchands de latin ! cuistres ! dogues !
Philistins ! magisters ! je vous hais, pédagogues ! (2)

On a le droit de leur préférer les sentiments doux qui, après 60 années, renaissent dans les *Mémoires* de Frédéric Mistral.

Quelques traits d'un crayon aiguisé pour nous représenter ses maîtres et ses camarades, des flâneries dans Avignon et la nostalgie du plein air, il n'y a guère autre chose dans les pages que j'ai analysées sommairement, mais quelle fraîcheur, quelle gaieté, quelle sincérité, quelle vérité, quelle fidélité dans ces premières impressions. C'est par là que Frédéric Mistral dépasse tous les poètes contemporains. Il a la saveur du terroir sans effort et sans recherche. Ses bergers sont des bergers ; ses paysans parlent et agissent en paysans. Ils n'ont rien de factice et vous en jugerez par la conversation entre les maraîchers de St-Rémy et de Barbentane dans le chapitre intitulé : *Comment je passai bachelier*.

L'écolier qui revient avec tant de joie dans « le Mas paternel et la belle plaine de froment et de fruits, à la vue pacifique des Alpilles bleues » ne quittera plus Maillane. Ni l'éclatant succès de *Mireille*, ni le quatrième entretien du cours familial de littérature que lui consacre Lamartine, ni les illustres amitiés qui l'appellent à Paris, ni l'Académie française ne l'arracheront à la Provence : c'est son pays, sa muse, son unique inspiratrice, le cadre magnifique de son œuvre. Toujours il la célébrera et la chantera et lorsque l'Académie suédoise, sanctionnant une renommée désormais universelle, lui décernera le prix Nobel, Frédéric Mistral, qui a fondé à Arles le musée de la Provence, l'installera dans un palais, avec une générosité et un désintéressement que connaissent seuls quelques intimes.

(1) *Mémoires et récits* p. 221.

(2) *Contemplations*. — *A propos d'Horace*. (1831)

Là, tout est de la main du maître jusqu'aux étiquettes. Et où il se montre identique à lui-même, c'est que le *Museon Arlaten* n'est pas fait de quelques tableaux et de quelques bustes, de quelques costumes et de quelques livres, mais toute la vie provençale y est racontée ou enregistrée, depuis ses légendes avec la *Chevelure d'Or* jusqu'aux travaux quotidiens des champs, produits industriels, objets d'usage, pour bien montrer sans doute que la source de la poésie est partout. L'auteur de *Mireille* l'a fait jaillir avec une abondance sans égale et depuis cinquante ans elle ne tarit point.

Tout ceci, à peu de chose près, vous le saviez aussi bien que moi-même. Vous l'aviez lu dans les *Mémoires et Récits*, et je n'ai pas la prétention de rien vous révéler. Mistral est lu et aimé de ceux qui m'écoutent. Au jour récent où il est venu s'asseoir au banquet des félibres, vous avez voulu le voir, l'entendre et l'applaudir. Quelques-uns de vous se sont adressés à leur grand condisciple, dans les termes qui devaient le plus le toucher, dans notre langue, pour qu'il fit l'acte le plus doux de l'autorité souveraine, pour qu'il obtint l'amnistie en faveur de ceux qui, moins studieux que lui, avaient encouru quelques punitions. Il s'est fait leur interprète auprès de votre proviseur, qui a eu le geste aimable qu'on attendait de sa discipline paternelle et vous vous êtes joints à ceux qui ont formé le cortège du chantre inspiré de *Nerto et de Calendau*.

Cette manifestation des lycéens d'Avignon méritait d'être mentionnée aujourd'hui. Il est donc vrai que la jeunesse de notre temps lit les poètes, qu'elle vibre aux strophes de la poésie provençale et qu'elle ouvre son âme aux divins accents qui se répandent de Maillane jusqu'à la Maison Blanche de Washington ! Et bien ! que tout lui soit pardonné de ses fautes vénielles, et qu'elle soit louée d'être la jeunesse et d'être l'espérance !



